



KILLER BEES

Une nouvelle de
Serguei DOUNOVETZ

Illustrations de
Laurent LOLMÈDE

KILLER BEES

Une nouvelle de
Serguei DOUNOVETZ

Illustrations de **Laurent LOLMÈDE**

éditée par la Ville de Frontignan la Peyrade
dans le cadre du 23^e Festival international du roman noir / FIRN

“ “

Le FIRN et Sergueï c'est une histoire de famille, membre fondateur avec une poignée d'amis de l'association Soleil noir, autour du boss Michel Gueorguieff et du sous bock

Richard Macia, ce réfractaire un chouïa libertaire fait partie dès les origines du noyau dur qui accouchera de ce festoche unique en son genre ; seul auteur de l'équipe et chauffeur officiel pour ses confrères ricains.

Parisien de souche de Ménilmuche, il s'est installé il y a plus de trente ans entre Sète et Le Clapas, la mère de ses filles est originaire de la Peyrade, le lien avec Frontignan s'annonce ténu.

Présent sur toutes les éditions du Festival, “ Normal, tu publies dans tous les genres, tu es un peu la mascotte ” lui avait dit Michel qui avait envisagé sérieusement un soir d'euphorie d'écrire sa biographie, ces deux-là étaient très proches.

Pour l'anecdote, ce garçon tout terrain qui n'a pas perdu sa gouaille de titi parisien a animé pendant plusieurs années des ateliers d'écriture et de scénarios au Collège les 2 pins et s'est illustré dans une finale épique du tournoi de pétanque de plage de l'édition du FIRN 2010 qu'il a gagné avec un coéquipier dont il a oublié le nom, si ce dernier pouvait se manifester.

Pour en venir à l'objet, ce concentré de polar que vous tenez entre vos mains s'inscrit dans le rural sur fond de dictature, l'auteur à la particularité de faire le grand écart dans ses romans noirs aussi bien entre des pâturages des Pyrénées Orientales et un cimetière gothique dans un bled du Texas, que dans les quartiers interlopes de Paname et une cabine jaune posée dans une usine abandonnée au milieu de nos marécages, un côté éclectique qui le classe dans les inclassables. Le héros de cette nouvelle est hirsute et misanthrope, mais avant tout résistant ; tient ça rappelle sensiblement le thème de ce 23^e FIRN.

Enfin, la classieuse couverture, ainsi que la 4^e, est de l'illustrateur de BD Laurent Lolmède, en parfaite adéquation avec le texte.

Au fait, pourquoi Killer bees ? Parce que l'intérêt de Sergueï dans le polar, c'est la transgression du genre dit-il et qu'il en fait son miel. ” ”

Une centaine d'abeilles mortes jonchaient le sol. Adeilton se pencha devant la première ruche et se redressa en serrant les poings, avant de s'éloigner en direction du mas. Dans la fraîcheur de l'ancien chai l'apiculteur releva son voile de protection, posa son chapeau, ôta ses gants ainsi que sa combinaison ignifugée. Il portait une vieille paire de jeans et une chemise à carreaux, comme les musiciens de *Creedence Clearwater Revival*. La soixante-dizaine bien conservée, le regard perçant, Adeilton était un peu négligé, comme les hommes qui vivent seuls depuis trop longtemps. Dehors, la nature avait repris ses droits après un hiver plus rude que de coutume. L'apiculteur caressa de la main la glycine qui tombait en gerbe sur la façade ensoleillée de la maison et ramassa son courrier. Il déplaça le *Midi Libre* tout en montant les marches de l'escalier qui menait au perron et s'arrêta brusquement. Un titre venait de lui sauter aux yeux comme la vérole sur le bas clergé. Le château de Ponchardois venait d'être vendu à un homme d'affaire américain. Non pas que l'apiculteur se soit mis en tête d'acquiescer cette luxueuse propriété, il n'en avait assurément pas les moyens. Mais il connaissait très bien cette splendide demeure du XVII^e siècle pour y avoir travaillé. Pendant plusieurs années il s'était occupé des ruches du comte Valengin de la Termoise, un vieux noble excentrique partiellement ruiné, un fin de race. Ce qui avait fait tiquer Adeilton se résumait au seul nom du nouveau propriétaire du château, Alex Magnum, un nom de sinistre mémoire. L'apiculteur entra dans la pièce de vie, saisit l'antique téléphone au fil torsadé et composa un numéro.

- Martin, c'est Adeilton.

- Adeil ? Nom d'un chien, tu es encore vivant, vieille branche ? Quel bon vent t'amène mon ami ?

- Un vent mauvais Martin. Une centaine de mes abeilles sont encore mortes. Chaque jour c'est l'hécatombe, à ce rythme-là je vais devoir jeter l'éponge.

À l'autre bout du fil, le professeur Martin Giurfa, éminent neurobiologiste, chercheur au CNRS, se racla la gorge et répondit sur un ton embarrassé.

- Adeil, je sais que c'est insupportable. Mais il ne t'a pas échappé que les autorités sanitaires de tous les pays européens viennent de voter l'interdiction de plusieurs pesticides néonicotinoïdes, dont *Le Récho* reconnu comme le plus virulent pour les abeilles.

Si ces produits ont été retirés du marché, c'est grâce à la persévérance d'associations de défense de la nature, de syndicats d'apiculteurs et de militants acharnés comme toi. C'est déjà une grande victoire. Vous avez ouvert le chemin et nous sommes de plus en plus nombreux à soutenir

votre combat.

Adeilton ralluma sa cigarette roulée à l'aide de son briquet tempête qu'il referma vivement en faisant claquer le capuchon, répondant avec aigreur :

- Ce n'est pas notre combat, ça devrait être celui de tout être humain. Sans les abeilles la planète crèvera. Et ces interdictions ne changeront rien, c'est trop tard. Pendant qu'ils retirent *Le Récho*, ces empoisonneurs lancent sur le marché d'autres pesticides composés des mêmes caractéristiques. C'est foutu Martin.

Adeilton et le professeur Martin Giurfa étaient amis de longue date. L'apiculteur, d'origine brésilienne, et le chercheur argentin s'étaient connus en 1981 sous la dictature de Videla. Giurfa avait été l'élève d'Adeilton, quand ce dernier enseignait la biologie à l'Université de Buenos Aires. Alors que Giurfa était devenu une sommité dans son domaine, Adeilton avait abandonné brutalement l'enseignement et la recherche pour se consacrer à l'apiculture. Les circonstances de la vie avaient fait que, plus tard, ils s'étaient tous deux installés en France. Martin Giurfa, précédé par sa réputation, avait accepté de diriger un laboratoire de neurobiologie spécialisé en cognition animale à l'université du Mirail à Toulouse, tandis qu'Adeilton jetait son dévolu et ses ruches dans le département de l'Hérault, précisément sur la commune de Frontignan, capitale mondiale du Muscat. Ainsi, les deux exilés avaient renoué leur vieille amitié. L'apiculteur reprit :

- Martin, tu te rappelles d'Alex Magnum ?

Un silence s'installa au bout du fil, suffisamment persistant pour souligner le malaise du neurobiologiste qui finit par répondre d'une voix hésitante.

- ... Magnum, le patron de *Santaumont* ? ... À quoi bon ressasser Adeil ?
- Je viens de lire dans le *Midi Libre* qu'il venait d'acheter le château de Ponchardois. Dans l'article, ils expliquent qu'il prévoit d'y passer quelques semaines par an pour décompresser, se ressourcer. Signe du destin ou hasard ?

Le professeur Giurfa ne trouva rien à répondre, ou plutôt il ne trouva pas les mots. Trente ans plus tôt, la fille unique d'Adeilton s'était suicidée. Propriétaire d'un petit domaine viticole au Brésil, elle avait été expropriée par le régime totalitaire de Joao Figueiredo.

Ceci, sous la pression de la firme américaine *Santaumont*, dirigée par Alex Magnum, qui avait acheté son terrain pour une bouchée de pain afin de construire une extension de son usine locale. Fragile et dépressive, la jeune femme n'avait pas supporté cette spoliation et s'était donné la mort. Adeilton, inconsolable, avait finalement quitté l'enseignement et l'Argentine, dirigée par une junte militaire, pour venir se réfugier en France

en compagnie de ses abeilles. Depuis, il prospérait comme apiculteur et vendait le meilleur miel de la région.

Une berline allemande s'arrêta devant le mas de l'apiculteur et klaxonna. Adeilton sortit sur le perron. Mal rasé, les yeux rougis, il avait mal dormi. Il posa en équilibre instable sur la margelle en pierre du garde fou son mug de café à l'effigie de Socrates, son footballeur préféré, et indiqua d'un hochement du menton qu'il descendait. Les vitres fumées de la *Mercedes* dernier modèle ne permettaient pas de voir les occupants, mais les plaques minéralogiques indiquaient que le véhicule appartenait à un corps diplomatique. Le chauffeur sortit et ouvrit l'une des portières arrière. L'homme, confortablement installé sur le cuir pleine peau de la banquette, avait sensiblement le même âge que l'apiculteur. Lunettes fumées, tout comme les vitres de la berline, chaussures croco couleur lie de vin et costume italien taillé sur mesure, le consul du Brésil en poste à Montpellier ne prit pas la peine de sortir de la voiture. Il saisit une mallette en écaille de serpent et la tendit à Adeilton.

Puis, il baissa ses lunettes à mi-course sur l'arrête tranchante de son nez, juste assez pour que l'apiculteur voie ses yeux, et lança en portugais :

- Salut maître des abeilles. Ça n'a pas été facile, tu sais ? Ne me redemande jamais ce genre de service.

Adeilton répondit rudement à son interlocuteur, lui aussi dans la langue de Fernando Pessoa.

- Et toi, ne me redemande jamais de te sortir des serres du Condor. Les chiens à la solde de Bolsonaro peuvent crever.

Adeilton faisait allusion à l'opération Condor, une vague d'assassinats et de massacres perpétrés au milieu des années soixante-dix par une coalition de dictateurs d'Amérique latine, dirigée en sous-main par la CIA. Ces dirigeants fascistes envoyaient à travers le monde leurs escadrons de la mort, afin de torturer et assassiner, où qu'ils se trouvent, leurs opposants. Ainsi, en 1975, Adeilton avait-il sauvé la vie du futur consul en le cachant chez lui à Sao Paulo, alors que les tueurs du Général Ernesto Geisel cherchaient à lui faire la peau. L'homme aux lunettes noires et au costume italien afficha un rictus de dégoût mais ne répondit pas. Il fit un signe au chauffeur qui ferma la portière. La *Mercedes* fit demi-tour sur le chemin boueux, alors que l'apiculteur montait lentement les marches du perron, la mallette en peau de serpent à la main. Adeilton attrapa au passage le mug et fit un clin d'œil à Socrates, avant de boire le fond de café froid. Au loin, la *Merco* disparut derrière les vignes de Muscat. Soupesant la mallette diplomatique,

L'apiculteur fit rapidement volte-face et dégringola les marches, se précipitant dans l'ancien chai transformé en laboratoire ; il n'y avait pas une seconde à perdre. Il enfila sa combinaison, fit jouer les serrures de la mallette et ouvrit avec minutie le couvercle. Une épaisseur de paille fraîche et de papier de soie couvrait délicatement le contenu. Adeilton dégagea l'emballage avec précaution. Et, là, où l'on aurait pu s'attendre à découvrir des instruments scientifiques, voire des substances chimiques, une trentaine de bigoudis roses étaient alignés, lovés dans des petites niches. L'apiculteur ne put s'empêcher de sourire devant l'ingéniosité du moyen de transport. Il referma doucement son trésor, fixa son chapeau avec son voile, enfila ses gants et se dirigea vers l'ancienne vigne où se trouvaient les ruches. Cette fois, il ne s'arrêta pas pour observer les cadavres des abeilles qui jonchaient le sol autour des petites cabanes en bois. Il rejoignit celle qui venait d'être livrée la veille par le menuisier, elle sentait encore la résine de pin. Adeilton posa la mallette dans l'herbe, sortit un à un les bigoudis et versa délicatement leur contenu à l'entrée de la ruche. Chaque cylindre renfermait une dizaine d'abeilles de petite taille. Certaines n'avaient pas supporté le voyage, d'autres étaient simplement engourdies, mais une quantité non négligeable se mit rapidement à voler autour de lui. Il poussa un soupir de soulagement quand il découvrit le bigoudi qui contenait la reine. L'expéditeur avait pris soin de la faire voyager avec du miel et un coton imprégné d'eau. Un groupe de six abeilles ouvrières l'accompagnait afin de s'occuper d'elle. L'apiculteur s'empressa de la déposer dans l'un des cadres en cire qu'il avait installé au préalable dans la nouvelle ruche. Aussitôt, les ouvrières se mirent à la bichonner. Il nota, au sujet de l'organisation du travail et de la survie, que si les abeilles pouvaient donner des leçons aux hommes, elles avaient encore du boulot en ce qui concernait l'égalité.

La nuit était tombée. Assis sur le perron devant le guéridon, Adeilton savourait un verre d'eau de vie de poire qu'il fabriquait lui-même avec un alambic artisanal caché au fond de la remise. Le bouilleur de cru avait de bonnes raisons d'être satisfait. L'installation de la future colonie s'était passée à merveille, alors que c'était loin d'être gagné. D'abord, il avait fallu faire venir du Brésil, de façon illégale, des abeilles interdites de séjour sur le continent européen. Ensuite, qu'elles arrivent vivantes après un long voyage en avion, confinées dans une mallette hermétique. Et, enfin, que la reine fécondée avant son départ du Brésil ponde. Mais ce n'était pas pour étonner l'apiculteur, il le savait depuis toujours, cette race c'était du solide. Adeilton frissonna, il n'avait pourtant pas froid, ses nerfs devaient lui

jouer des tours. Il entra dans le mas, alluma son ordinateur et pianota sur le clavier une formule qui correspondait à un ester : *Isopentyl acétate*. Alors que la page venait à peine de s'ouvrir, il cliqua rapidement sur un lien qui le dirigea sur un site qu'il semblait bien connaître. Là, il commanda en ligne une petite quantité de phéromones.

Maya, apicultrice de son état, avait été formée par Adeilton. C'était lui qui l'avait présentée deux ans plus tôt au comte Valexin de la Termoise, afin qu'elle le remplace pour s'occuper des ruches du château de Ponchardois. Le comte, sensible à la beauté sauvage de la jeune fille, n'avait rien trouvé à redire. Entre l'expérience d'un vieux bourdon ronchon tel qu'Adeilton et celle, non négligeable, de cette nouvelle reine des abeilles, il n'avait pas hésité trente secondes. C'est pourquoi Maya, qui se sentait redevable, ne tergiversa pas trop longtemps quand son mentor lui demanda un service. Un curieux service, elle était obligée de l'admettre, mais l'apiculteur avait toujours été un original et elle ne se formalisa pas outre mesure.

- Je ne te demande qu'une chose, verser un peu d'eau de toilette qu'utilise le nouveau châtelain dans ce flacon, avait-il dit l'œil malicieux.

Maya avait un peu tiqué au début.

- Même si la quantité que tu demandes est infime, tu sais que ça peut être considéré comme du vol. Si tu y tiens vraiment, je t'achète la même eau de toilette.

- Tu penses bien que ce n'est pas une question d'argent. C'est pour une expérience scientifique, il faut que l'eau de toilette provienne du flacon qui appartient à Magnum, pas d'un autre. Il y a un lien avec les abeilles du château, je t'expliquerai plus tard. S'il y avait un lien avec les abeilles du château, alors c'était différent. Maya était passionnée par son métier et elle savait mieux que personne qu'Adeilton pouvait lui apprendre encore de nombreuses choses sur ses protégées. Finalement, la jeune femme avait accepté, ça l'arrangeait bien de ne pas à avoir à mettre la main à la poche pour acheter une eau de toilette de luxe. Elle n'était pas très argentée et le patron de *Santaumont* ne devait pas se parfumer avec une simple eau de Cologne. Maya ne possédait pas les clés du château, uniquement celle du portail du parc afin d'accéder aux ruches. Le milliardaire, en achetant le domaine, avait hérité des abeilles et des services de la jeune apicultrice. Mais il serait aisé pour elle de s'introduire dans la vieille demeure qu'elle connaissait comme sa poche et faire un petit crochet par la salle de bain de la chambre du propriétaire.

Cela faisait maintenant trois semaines que les nouvelles locataires de l'apiculteur étaient installées et elles s'acclimataient à merveille. Leur reine avait fait du bon travail, privée de substrat pendant son voyage, elle avait pondu dès son arrivée. Et surtout, aucun incident n'avait été à déplorer avec les ruches voisines, toutes occupées par des *Apis ligustica*, des abeilles domestiques locales très dociles. Ce matin-là, l'apiculteur avait pris soin de bien fermer son voile de protection au niveau du col de sa combinaison. Debout devant la nouvelle ruche, il tenait un enfumoir. La fumée blanche et épaisse provoquée par un mélange de granulés de luzerne, de toile de jute et d'herbe verte était très efficace. Il introduisit délicatement quelques dizaines d'abeilles dans des tubes qu'il sortait de la poche ventrale de son tablier et se retourna dans l'immense chai. Dans un recoin, près de l'alambic, à l'abri des regards indiscrets, Adeilton avait aménagé son laboratoire de campagne, l'apiculteur se considérait en guerre. Il plaça les tubes sur un présentoir, ouvrit un frigo et coucha l'un des tubes sur la glace du freezer. Dix minutes plus tard, il saisit délicatement l'une des abeilles engourdie par le froid et lança pour lui-même :

- Il est temps de passer aux choses sérieuses. Condition de contention.

Adeilton utilisait un procédé qu'il avait contribué à mettre au point à l'époque où il était enseignant chercheur en neurobiologie, spécialisé en cognition animale et dans le comportement des abeilles notamment. Depuis, cette technique s'était affinée. Elle consistait à immobiliser l'abeille dans un berceau métallique de forme cylindrique, lui-même fixé sur un support en plexiglas entre deux plaques de cuivre. On refermait le berceau sur le corps de l'insecte en lui laissant la tête libre. L'abeille n'était pas abîmée, juste immobilisée au niveau de l'abdomen à l'aide d'un scotch avec une goutte de gel d'échographie étalée sous elle. Les supports en plexiglas possédaient deux fiches reliées aux plaques de cuivre. L'apiculteur plaçait ensuite chaque berceau contenant une abeille sous un puissant microscope, afin d'observer les réactions des sujets. L'expérience consistait à envoyer à l'aide d'une pipette un parfum devant les antennes de l'abeille avant de lui administrer un choc électrique de 7,5 volts, d'où la présence des fiches branchée sous tension et du gel conducteur. À cet instant, l'abeille étendait son dard. Le but était d'associer l'odeur du parfum au choc électrique. L'expérience était ensuite renouvelée sans décharge, uniquement avec le parfum, et démontrait que l'abeille étendait de même son dard. Les initiés appelaient ça le conditionnement aversif. Pour cela, Adeilton avait fabriqué un large cadre en bois à l'intérieur duquel tenait une structure métallique qui contenait une centaine de berceaux. Après s'être épuisé plusieurs jours

à cette tâche fastidieuse, l'apiculteur considéra son expérience positive. Toutes ses pensionnaires associaient à présent l'odeur du parfum à la décharge électrique. Son but était enfin atteint, arriver à conditionner 1000 *Apis mellifera Scutellata*, communément appelées *Killer bees*, abeilles tueuses...

Le temps tournait à l'orage. Alex Magnum ouvrit son parapluie au-dessus de la tête de Maya. Ils sortaient tous deux du restaurant *L'Épicurien* à Frontignan. Le couple s'engouffra dans un taxi qui les attendait.

- Alors, cette bourride de baudroie ? demanda le milliardaire à l'apicultrice. Maya ne répondit pas. Au début, tendue comme jamais, elle avait picoré, avant de se laisser aller et finir par se régaler, grisée par le champagne. Elle s'était mise dans de beaux draps avec cette histoire d'eau de toilette. Subjugée par la beauté du mobilier, les tableaux et la nouvelle décoration du château en général, elle avait poussé sa visite bien au-delà de la salle de bain du patron de *Santaumont*. C'est ainsi qu'elle s'était fait surprendre en train de fureter par Alex Magnum en personne. Pour ne pas se faire renvoyer de son poste, ni que le milliardaire porte plainte, elle avait accepté l'odieux chantage de lui servir de demoiselle de compagnie. Et si elle avait réussi jusque-là à contenir les avances plus que cavalières du milliardaire, elle s'attendait à présent au pire. En effet, l'homme d'affaire, qui devait repartir le lendemain pour les Etats-Unis, était de plus en plus entreprenant. Maya, qui avait des antennes, avait bien senti les choses. Passablement éméché, le magnat des pesticides essaya tout d'abord de l'embrasser. Elle le repoussa énergiquement.

- Mais ça va pas ?! Espèce de porc !

Le milliardaire rit jaune :

- Du caractère... j'aime ça.

L'apicultrice faillit demander au chauffeur de taxi de s'arrêter. Mais elle songea que Magnum repartait le lendemain pour de longs mois et que ce serait vraiment dommageable pour elle de craquer maintenant. Le patron de *Santaumont* sortit alors de sa poche une liasse de dollars qu'il jeta négligemment sur la banquette avant de poser sa main aux doigts grassouillets sur la cuisse gainée de soie de la jeune fille. Maya était à deux doigts de le gifler, quand les recommandations d'Adeilton lui revinrent. Elle se contenta d'arracher la main baladeuse du boss, qui venait de plonger dans son entrejambe, en lâchant froidement :

- Attendez au moins qu'on soit arrivé. Je ne supporte pas d'être observée. Puis, elle sortit de son minuscule sac à main en strass son téléphone portable

et composa le numéro d'Adeilton.

- C'est Maya. Je voulais te demander si tu étais toujours d'accord pour m'aider pour la récolte de demain. Entendu. Je t'embrasse.
- C'était ton galant ? demanda Alex Magnum avec une pointe d'ironie.
- Non, c'est l'apiculteur qui m'a appris le métier. Je l'appelle quand j'ai besoin d'un coup de main.

Adeilton, assis devant le *Midi Libre* étalé sur la table de la pièce à vivre, relisait pour la troisième fois l'article du quotidien qui faisait la une :

Vendredi matin, Alex Magnum, patron de la Multinationale Santaumont, a trouvé la mort d'une façon particulièrement cruelle. Le chef d'entreprise, qui venait de s'installer récemment dans notre région, prenait son petit-déjeuner sur la terrasse du château de Ponchardois qu'il venait d'acquérir, quand il a été attaqué par un essaim d'abeilles qui ne lui a laissé aucune chance. Le médecin légiste a constaté pas moins de mille piqûres sur le corps de la victime. Nous rappelons pour mémoire que la puissante firme de pesticide Santaumont s'était enrichie durant la guerre du Vietnam, en fabriquant le tristement célèbre défoliant Agent orange, communément appelé Napalm. Suite page 3...

Au son de la cloche, l'apiculteur sursauta. Il cria d'entrer. La porte s'ouvrit sur le professeur Martin Giurfa. Le neurobiologiste se tenait immobile sur le perron, les yeux fixés sur Adeilton, l'air inquisiteur.

- Martin ? Que me vaut cette visite ? Entre, ne reste pas planté là comme un piquet. Tu as déjeuné ?

Giurfa s'approcha, tendant un exemplaire du *Midi Libre* à l'apiculteur.

- C'est ça qui te vaut ma visite.

Adeilton saisit le quotidien régional. Le titre ne faisait pas dans la dentelle, digne du journal *Détective* de la grande époque, illustré par les dessins réalistes du talentueux Di Marco : *Les abeilles tueuses exécutent le milliardaire.*

- Ah ça... Oui, je suis au courant, j'ai découvert l'article ce matin. Mais c'est complètement ridicule. Comment peuvent-ils prétendre que ce sont des Killer bees ?

Nous savons bien tous deux que c'est impossible.

- Non ! Ce sont bien des Killer bees qui ont attaqué Alex Magnum ! répondit furieux le chercheur.

Adeilton haussa les sourcils, surpris par la colère froide assénée à son endroit par son ami.

- Quoi ? Tu es mieux placé que quiconque pour savoir que ces abeilles ne vivent pas sur ce continent.
- Effectivement, jusqu'à il y a peu. Mais il se trouve que j'ai trouvé une centaine de cadavres de cette espèce près du corps.
- Quel corps ?
- Celui de la victime ! Alex Magnum, le patron de *Santaumont*.
- ... ? Ne me dis pas que tu étais avec lui quand c'est arrivé ?
- Bien sûr que non. Le commissaire Gueorguieff, qui est chargé de l'enquête, m'a diligenté sur cette affaire en tant qu'expert. Ce matin, j'ai sauté dans le premier avion pour Montpellier, afin de l'accompagner. J'ai ramassé plusieurs spécimens sur le lieu du décès et il n'y a aucun doute possible, ce sont bien des Killer bees.

L'apiculteur resta de marbre.

- Et j'imagine que ce commissaire... Georges... Frêche...
- Gueorguieff ! Comme ça se prononce ! le coupa le neurobiologiste très énervé.
- Ok ! Et le commissaire Geor... Gueor... guieff te demande un rapport.
- D'après toi ? Il fait venir un spécialiste de Toulouse pour amuser la galerie ? J'ai été nommé comme expert sur cette affaire par le juge d'instruction.
- Et tu escomptes lui envoyer les résultats qui certifient que ce sont bien des Killer bees.
- Je ne sais pas encore. C'est pour ça que je suis là, je voulais te voir avant, Adeil.
- Comment ça me voir ? Comme si le professeur Martin Giurfa, éminent spécialiste, directeur du Centre de recherches sur la cognition animale à l'Université Paul Sabatier de Toulouse, avait besoin de l'humble avis d'un vulgaire apiculteur.
- Un vulgaire apiculteur qui m'a tout appris sur le métier, reconnu comme l'un des meilleurs neurobiologistes internationaux avant de tout plaquer. Je ne peux rien avaler, mais un café serait le bienvenu.

Adeilton se leva vivement.

- Excuse-moi, je manque à tous mes devoirs, je te fais ça tout de suite. Désolé, Martin, je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui.

Et alors qu'Adeilton plaçait le filtre de la cafetière, le neurobiologiste frémit. Un minuscule flacon d'*Isopentyl acétate* était posé sur le plan de travail de la cuisine. Blanc comme un linge, il demanda.

- Qu'est-ce que tu fabriques avec de l'*Isopentyl*, Adeil ? Tu sais qu'une simple goutte de ces phéromones d'alarme chimique peut transformer les abeilles les plus dociles en une meute de piranhas qui vous dévorent

- jusqu'à l'os. Garder ça ici, près de tes ruches, c'est une véritable folie.
- Tu as vu Maya ? demanda l'apiculteur, esquivant la question.
 - ... ? Maya, oui... Après que le commissaire Gueorguieff fut reparti, j'ai été faire un tour du côté des ruches du château. Je voulais vérifier s'il n'y avait pas un nid de tueuses dans les parages. Maya était assise devant sa cabane, prostrée.
 - Le flic l'a interrogé ?
 - Obligatoirement. Elle a passé la soirée avec la victime dans un restaurant à Frontignan. Ensuite, un taxi les a déposés au château. Le drame est arrivé ce matin, alors que Magnum croquait une biscotte à la confiture de myrtille sauvage.

Les traits du visage d'Adeilton se crispèrent.

- Tu penses qu'ils ont passé la nuit ensemble ?

Martin haussa les épaules.

- Il semblerait. Mais en quoi ça t'intéresse ? Maya est majeure et vaccinée. D'après les dires du chauffeur de taxi, Magnum était très entreprenant avec elle, à la limite de l'incorrection. Pour autant, Maya ne l'aurait pas complètement repoussé.

L'apiculteur ne chercha pas à réfréner la haine qu'il ressentait depuis toujours pour la victime et plus encore maintenant.

- Ces ordures se croient tout permis. Comme s'ils pouvaient tout acheter, pourritures de fascistes ! Pour une fois, la nature a bien fait les choses.

Le professeur Giurfa observa l'apiculteur en remuant doucement la tête en signe de dénégation.

- La nature a bon dos. Le plus souvent, c'est l'intervention de l'homme qui provoque des catastrophes irréversibles. Cette histoire me rappelle étrangement celle de l'abeille *Apis mellifera*, cette espèce importée de Namibie par le Brésil en 1956. Tu ne peux pas ignorer cette expérience, Adeil. Rappelle-toi, ton pays voulait étudier cette race, qui semblait mieux supporter le climat du Brésil que l'abeille européenne. Mais sur les 46 reines importées, 26 se sont échappées du centre expérimental où elles étaient confinées. Ensuite, tout au long des années 60, leurs descendantes ont colonisé le continent Sud américain, pour finalement passer le Mexique et se retrouver aux Etats-Unis : un véritable fléau. Aujourd'hui, une multitude de reines de cette race africaine s'introduisent dans les ruches et tuent leurs rivales européennes pour prendre leur place. Ces nouvelles reines, grâce à leurs pontes, modifient les populations des ruches. Et comme les mâles africains sont plus nombreux et plus résistants que les européens, ils s'hybrident avec des femelles européennes, contribuant

ainsi à l'africanisation de la race.

Adeilton répondit, un brin provocateur :

- La revanche du Tiers-monde misérable sur l'Occident riche et arrogant.

La nature arrive toujours à ses fins, mais là, elle a choisi son camp.

Le professeur Giurfafa, qui refusait de suivre l'apiculteur sur ce terrain, lui demanda frontalement :

- Elles viennent de chez toi ?

Adeilton tendit une tasse de café au scientifique et se servit un verre de gnole qu'il avala cul sec, avant de répondre :

- Martin, tu sais tout comme moi que les Killer bees ne cohabitent pas avec les autres races.

- Faux. Plusieurs espèces d'abeilles peuvent cohabiter. Pas dans la même ruche bien sûr, mais sur le même site. Alors ?

L'apiculteur toisa le neurobiologiste, tel un vieux lion blessé.

- Alors quoi ?! Tu veux me dénoncer ? Que Maya soit inquiétée ?

- Si j'avais voulu vous dénoncer, les résultats des analyses seraient déjà entre les mains du commissaire Gueorguieff. Je veux juste savoir. Pourquoi avoir mêlé Maya à tout ça ?

Adeilton hésita, avant de répondre par un cri du cœur.

- Maya est ma petite fille !

Un silence de circonstance s'installa entre les deux hommes. Et aussi incroyable fut-elle, le chercheur se satisfit de cette réponse. Il reprit :

- Et maintenant, on fait quoi ?

- On termine le boulot, lança le dompteur d'abeilles.

Martin hésita. Il observa longuement l'apiculteur, mais la nature de l'homme prit le dessus sur celle du scientifique. Et les deux amis descendirent dans la remise afin de s'équiper de combinaisons, sans lésiner sur les accessoires de protection. Puis, ils prirent la direction des ruches. Le chercheur balançait l'enfumoir dans sa main, alors que l'apiculteur tenait à bout de bras un jerrican d'essence.

Assis sur le perron autour du guéridon, les deux hommes regardaient la colonne de fumée monter vers le ciel mauve. Un orage se préparait.

- Qui a répandu l'*Isopentyl acétate* sur le peignoir de Magnum ? demanda Martin d'une voix neutre.

- C'est moi, fit Adeilton. Je me suis glissé dans sa chambre dans la nuit, il ronflait comme un sapeur. Quand mes yeux se sont habitués à l'obscurité, c'est là que j'ai aperçu Maya à ses côtés. Elle dormait à poing fermé, elle était nue. Elle devait le faire boire ce soir-là, rien de plus... De rage, j'ai

vidé la moitié du flacon sur le peignoir.

Le neurobiologiste haussa les épaules.

- Tu sais bien qu'une goutte ou le flacon entier, c'est du pareil au même, dans tous les cas il était foutu. Tu as de la chance que l'acétate soit indétectable. Tu sais mieux que personne que les abeilles, en piquant, s'en libèrent et imprègnent le corps de leur victime. 1000 piqûres pour autant d'abeilles kamikazes conditionnées pour tuer, c'est le crime parfait.

- Je dois encore me débarrasser du flacon avec l'eau de toilette, lâcha l'apiculteur, au cas où ce commissaire Georges...

- Gueorguieff ! Comme ça se prononce.

- Ouais, au cas où ce flic viendrait fouiner par ici.

À cet instant, le portable du professeur Giurfa sonna.

- Oui, bonsoir commissaire. Désolé, j'ai profité de ma venue dans la région pour visiter un collègue et ça s'est un peu éternisé. Ça n'a pas été simple d'obtenir les résultats du labo dans un si court délai, je m'apprêtais justement à vous les communiquer. Les amateurs de faits divers à sensation vont rester sur leur faim. Je peux d'ores et déjà vous affirmer que les abeilles qui ont tué Alex Magnum ne sont pas des abeilles tueuses. Elles appartiennent à une espèce italienne, la plus douce qui soit. Sûrement provenaient-elles des ruches du château, ce sera facile à déterminer. L'ancien propriétaire était très proche de ses abeilles, mais ce ne serait pas rationnel et surtout pas scientifique d'en déduire qu'elles n'appréciaient pas le nouveau châtelain. Vous savez, commissaire, il est encore difficile pour nous, chercheurs, d'interpréter certains comportements chez les abeilles. Pourquoi cette variété, d'habitude si docile, a attaqué cet homme ? Je ne doute pas d'avoir la réponse dans plusieurs mois, sinon quelques années. Mais au moment où nous parlons, je dois reconnaître que c'est pour moi une véritable énigme. C'est d'ailleurs pour cela que je continue à travailler avec autant de passion dans ce domaine. Depuis les travaux du Nobel Karl Von Frisch, nous en savons un peu plus sur le comportement de ces fantastiques insectes, mais il y a encore d'immenses zones d'ombre. Enfin, Dieu merci, ce n'étaient pas des Killer bees. Ce qui, je le concède, aurait été dramatique pour l'environnement à l'échelle du continent.

- Dieu ? Curieux vocabulaire pour un scientifique, fit remarquer le commissaire Gueorguieff, qui était un ancien situationniste.

- C'est une façon de parler. Si Dieu faisait du miel, ça se saurait. Je vous fais parvenir mon rapport demain à la première heure. Et si vous avez besoin de quoi que se soit, n'hésitez pas. Merci, bonne soirée à vous, commissaire.

Le professeur Martin Giurfa éteignit son téléphone et prit une immense inspiration. Enfin, il leva sa Moresque qu'Adeilton venait de lui servir, afin de trinquer. À cet instant, une abeille attirée par l'eau anisée se posa sur le guéridon. La main de l'apiculteur, large comme un battoir et plus vive qu'un cobra, s'abattit sur l'insecte qu'elle écrasa. Le neurobiologiste, surpris, dévisagea son ami. Adeilton lâcha d'une voix blanche :

- C'était une Killer bees.

FIN

Serguei DOUNOVETZ

Né dans le XI^e à Paris en 1959, vit à Montpellier depuis 1990.

Après avoir, de 16 à 19 ans, enchaîné plusieurs métiers, de factotum à sauveteur en mer, il forme le groupe de rock *Les maîtres-nageurs* où il chante et joue de la guitare. Réalisateur de courts-métrages, il commence à écrire des nouvelles en 1984. Il se consacre à l'écriture de romans noirs depuis 1994, écrit des pièces de théâtre, anime des rencontres et des ateliers d'écriture en milieu scolaire et dans les prisons, dirige la collection « Polar Rock », s'invente l'alias *Chefdeville* et publie pour la jeunesse la série *Les enquêtes de Niki Java*, dont le premier tome obtient, en 2006, le prix Polar Jeunesse de Montigny-les-Cormeilles.



Bibliographie (extraits)

ROMANS *Movolia* (Le Dilettante, 1994) / *La vie est une marie-salope* (Fleuve Noir, 1997) / *Odyssée Odessa* (Fleuve Noir, 1999) / *Fleur de baigne* (Fleuve Noir, 1999 – Rééd. La Bartavelle, 2000 – Rééd. Mare Nostrum 2007) / *Matos-gossos* (Balzac, 2003 – Rééd. sous le titre *Tue Chien*, Alterbooks, 2013) / *Vipères au train* (Rail Noir/La Vie du Rail, 2004) / *Spirit 59* (éd. Du Rocher, 2006) / *Un ange sans elle* (Moisson rouge/Alvik, 2008) / *Born Toulouse forever* (Mare Nostrum, 2008) / *Sarko et Vanzetti* (Le Poulpe/Baleine, 2010) / *L'amour en super 8* (Le Dilettante, 2016) / *Les loups de Belleville* (Les nouvelles enquêtes de Nestor Burma/French Pulp, 2018) / *Les gens sérieux ne se marient pas à Vegas* (French Pulp, 2018)

JEUNESSE *Soleil de nuit* (Le ventre et l'œil, 2000) / *Plongée en eau trouble* (Souris noire/Syros, 2003) / *Gino, le Rhino* (Romain Pagès, 2004) *Le marabout de Barbès* (Niki Java 1, Souris noire/Syros, 2005) / *Les gothiques du Père-Lachaise* (Niki Java 2, Souris noire/Syros, 2008) / *Le rap de la Butte-aux-Cailles* (Niki Java 3, Souris noire/Syros, 2011) / *Niki Java traque la banque* (Niki Java 4, Souris noire/Syros, 2014)

BANDE DESSINÉE *L'ange de la retirada* (avec Paco Roca, 6 pieds sous terre, 2004)

RECITS/NOUVELLES *Le doigt sur la détente* (Aumage, 2003) / *L'atelier d'écriture* (Le Dilettante, 2009) / *Je me voyais déjà* (Le Dilettante, 2012) / *La vie est une immense cafétéria* (Aaarg éditions, 2015).

Laurent LOLMÈDE

“Laurent Lolmède est un génie anormalement méconnu, qu’on se le dise une bonne fois pour toutes. Nous devrions lui ouvrir les portes de nos plus grands musées, lui permettre de réaliser les choses les plus incroyables. Lorsque que je dis incroyable, n’essayez même pas d’imaginer ce que cela pourrait donner car vous n’y arriverez pas. Vous n’êtes pas Laurent Lolmède. Alors, voilà ! Comme nous n’avons pas sa magie et sa poésie, la majorité de la population a pris le parti de ne pas le voir. Oh ! Mais attention ! Ce n’est pas parce que l’on ne le regarde pas qu’il ne nous observe pas. Crayon dans une main, petit carnet dans l’autre, il est là, juste derrière vous. Il vous regarde. Pire, il tente de percevoir en vous la petite touche qui vous rend humain. Dire que Laurent Lolmède est un poète du quotidien, voire un maître de l’art brut, serait réducteur... C’est un génie !”



Alain Beulet

Moins « 1,2,3,4 » avant 2000 (Alain Beulet, 2002) / Le rêve américain (Alain Beulet, 2014) / Brut d’actu (United Dead Artists, 2018) / Brut de carnets (United Dead Artists, 2018) / Goudron pavers (United Dead Artists, 2018) / Sous-bocks collection (Alain Beulet, 2019)



Illustrations : Laurent LOMÉDE

**« Ce n'est pas notre combat,
ça devrait être celui de tout être humain.
Sans les abeilles la planète crèvera. »**



FIRN-FRONTIGNAN.FR



Proposée dans le cadre de la 23^e édition du
Festival International du Roman Noir / FIRN

Édité par la Ville de Frontignan la Peyrade - 2020